

lundi, 24 août 2009

Un point de vue sur l'Afghanistan.



Vous avez eu, à mon avis, mille fois raison de soulever, à partir d'un article de Libération, la question de notre engagement en Afghanistan.

Pour moi, sans prétendre que mon point de vue doive être celui des royalistes ni même de *lafautearopusseau*, la réponse est claire : la bataille d'Afghanistan est perdue (elle l'était d'avance) ; elle est une aventure de plus où les Américains se sont engagés et ont inconsidérément engagé l'Occident (si ce mot a encore un sens) ; elle est, une fois de plus, une erreur politique, idéologique, militaire, et stratégique, de première ampleur. Il faut s'en dégager au plus tôt.

Sur la réaction des Afghans à la présence d'étrangers, quels qu'ils soient, sur leur sol, « perçus comme des ennemis », le journaliste de *Libération* a raison. Que leur pays soit, à tous les sens, y compris positifs, « violent et âpre » est une autre vérité. Que Hamid Karzaï, sur lequel le dit Occident s'appuie soit « un président inefficace, notoirement corrompu » paraît hautement probable. Que « les milliards d'aides déversés en Afghanistan » n'aient servi qu'à enrichir ses proches n'a vraiment rien qui puisse étonner non plus.



*Afghanistan, premier producteur mondial de pavot.
L'opium finance les Talibans. Il leur permet de tenir tête aux soldats américains, quel qu'en soit le prix en guerilleros.
En somme, ils restent dévoués à leur cause !*

A mon sens, le journaliste de Libération se trompe néanmoins sur un point déterminant : La bataille d'Afghanistan ne partait pas sur de « nobles objectifs » : elle se fondait sur les objectifs les plus habituels à ce genre d'opérations menées par les « démocraties » modernes sous la houlette des Américains, c'est-à-dire des objectifs dénués de bon sens et, somme toute, si l'on veut bien excuser la trivialité de l'expression, sur des objectifs stupides.

Apporter aux Afghans notre « démocratie », alors même qu'elle n'a pas donné, chez nous, des résultats si mirifiques, est une naïveté et, même, une niaiserie. Ils ne savent pas ce que c'est, sont moins constitués que quiconque pour s'y conformer, même tant bien que mal, et, à vrai dire, ils s'en moquent. Les libérer des talibans est une autre chimère : cette « libération » ne peut venir du dehors. Quant à leur apporter notre prospérité, en ont-ils et en avons-nous, nous-mêmes, les moyens ? C'est le travail de multiples générations, étalé sur de nombreux siècles, dans une toujours relative unité, qui a créé la nôtre. Et, d'autre part, la constitution du peuple afghan lui donne-t-elle la possibilité d'avoir, au sens que nous connaissons : un Etat ?

Une armée ? Une administration ? Une santé, une instruction publique ? A mon sens, il n'y a pas de doute : à ces questions, la réponse est non.



*Pendaison talibane : prêts pour "notre" démocratie ?
Laquelle , d'ailleurs, ne manque pas de tares, dont l'Afghanistan n'a pas le monopole...*

Notre engagement afghan est donc vain et coûteux, comme l'est, d'ailleurs, tout engagement dans des contrées aussi éloignées, aussi différentes des nôtres et, pour tout dire, aussi étrangères. Obama n'a décidé, à juste raison, de se retirer d'Irak que pour « accroître l'effort de guerre en Afghanistan ». Ainsi persiste-t-il dans les habituelles illusions américaines.

A mon sens, nos pays, en tout cas la France, doivent se protéger eux-mêmes, protéger leur territoire et leur population, du terrorisme, par des dispositifs intérieurs, éventuellement par des frappes chirurgicales extérieures, dont les Etats et les sociétés concernées seraient prévenus. Mais il faut, selon moi, abandonner d'urgence toute idée d'intervention, de présence durable et « réformatrice », dans les pays du monde islamique.

Le monde islamique est immense. Il est divers, contradictoire. Il n'est nullement réductible à nos schémas. Il n'est uni que par les interventions extérieures, les nôtres, en l'occurrence, qui font, assez stupidement, des pays qui le constituent, souvent fort ennemis les uns des autres, un bloc qui nous est hostile. Il serait sage, à mon avis, contrairement à ce que nous faisons depuis fort longtemps, de nous occuper de leurs affaires le moins possible, de les laisser vivre leur vie, qu'elle soit, à nos yeux bonne ou mauvaise, et de nous occuper principalement des nôtres. Sur ce vaste terrain, n'avons-nous pas assez à faire ?